Master Negative Storage Number

OCI00080.16

Aulnoy, Madame d'

La bonne petite souris: conte

Epinal

[18--]

Reel: 80 Title: 16

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI80.16

Control Number: AES-1690
OCLC Number : 31394632
Call Number : W PN970.F7 AULBOx
Author : Aulnoy, Madame d' (Marie-Catherine), 1650 or 51-1705.
Title : La bonne petite souris : conte / par Mme La Comtesse d'Aulnoy.
Imprint : Epinal : Pellerin et Cie., [18--]
Format : 32 p. : ill. ; 14 cm.
Note : "Orné de gravures."
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: DEC. 20, 1994
Camera Operator: CS

LA BONNE PETITE SOURIS,

CONTE,

PAR Mme LA COMTESSE D'AULNOY.

ÉPINAL,

PELLERIN ET Cie, IMPRIM.-LIBRAIRES.

LA BONNE

PETITE SOURIS,

CONTE,

PAR Mme LA COMTESSE D'AULNOY,

Orné de gravures.

ÉPINAL,

PELLERIN ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

LA BONNE

PETITE SOURIS.

Il y avait une fois un roi et une reine qui s'aimaient si fort, si fort, qu'ils faisaient la félicité l'un de l'autre. Leurs cœurs et leurs sentiments se trouvaient toujours d'intelligence; ils allaient tous les jours à la chasse tuer des lièvres et des cerfs; ils allaient à la pêche prendre des soles et des carpes; au bal, danser la bourée et la pavanne; à de grands festins, manger du rôt et des dragées; à la comédie et à l'opéra. Ils riaient, ils chantaient, ils se faisaient mille pièces pour se divertir; enfin c'était le plus heureux de tous les temps. Leurs sujets suivaient l'exemple du roi et de la reine; ils se divertissaient à l'envi l'un de l'autre. Par toutes ces raisons, l'on appelait ce royaume le Pays de joie.

Il arriva qu'un roi voisin du roi Joyeux vivait tout différemment. Il était ennemi déclaré des plaisirs; ils ne demandait que plaies et bosses; il avait une mine refrognée, une grande barbe, les yeux creux; il était maigre et sec, toujours vêtu de noir, des cheveux hérissés, gras et crasseux. Pour lui plaire, il fallait tuer et assommer les passants. Il pendait lui-même les criminels; il se réjouis-

MAY 20 1919

White PN 970. F7 AULBOX

sait à leur faire du mal. Quand une bonne maman aimait bien sa petite fille ou son petit garçon, il l'envoyait quérir, et devant elle il lui rompait les bras ou lui tordait el cou. On nommait ce royaume le Pays des Larmes.

Le méchant roi entendit parler de la satisfaction du roi Joyeux; il lui porta grande envie, et résolut de faire une grosse armée, et d'aller le battre tout son saoul, jusqu'à ce qu'il fût mort ou bien malade. Il envoya de tous côtés pour amasser du monde et des armes; il faisait faire des canons. Chacun tremblait. L'on disait: sur qui se jettera le méchant roi? il ne fera point de quartier.

Lorsque tout fut prêt, il s'avança vers le pays du roi Joyeux. A ces mauvaises nouvelles il se mit promptement en défense; la reine mourait de peur; elle lui disait en pleurant: Sire, il faut nous enfuir: tâchons d'avoir bien de l'argent, et nous en allons tant que terre pourra nous porter. Le roi répondait: Fi, madame, j'ai trop de courage; il vaudrait mieux mourir que d'être un poltron. Il ramassa tous ses gens d'armes, dit un tendre adieu à la reine, monta sur un beau cheval, et partit.

Quand elle l'eut perdu de vue, elle se mit à pleurer douloureusement; et joignant ses mains, elle disait: Hélas, si je suis grosse, si le roi est tué à la guerre, je serai veuve et prisonnière, le méchant roi me fera dix mille

maux ; cette pensée l'empêchait de manger et de dormir. Il lui écrivait tous les jours ; mais un matin qu'elle regardait pardessus les murailles, elle vit venir un courrier qui courait de toute sa force, elle l'appela : Hô, courrier, hô, quelle nouvelle? Le roi est mort, s'écria-t-il, la bataille est perdue, le méchant roi arrivera dans un moment.

La pauvre reine tomba évanouie; on la porta dans son lit, et toutes ses dames étaient autour d'elle, qui pleuraient, l'une son père, l'autre son fils; elles s'arrachèrent les cheveux, c'était la chose du monde la plus pitoyable.

Voilà que tout d'un coup l'on entend, au meurtre, au larron : c'était le méchant roi qui arrivait avec tous ses malheureux sujets, ils tuaient pour oui et pour non, ceux qu'ils rencontraient. Il entra tout armé dans la maison du roi, et monta dans la chambre de la reine. Quand elle le vit entrer, elle eut si grande peur, qu'elle s'enfonça dans son lit, et mit la couverture sur sa tête. Il l'appela deux ou trois fois, mais elle ne disait mot; il se fâcha, et bien fâché, il dit : Je crois que tu te moques de moi; sais-tu que je peux t'égorger tout à-l'heure? Il la découvrit, lui arracha ses cornettes, ses beaux cheveux tombèrent sur ses épaules; il en fit trois tours à sa main, et la chargea sur son dos comme un sac de blé : il l'emporta ainsi, et monta sur son grand cheval

qui était tout noir. Elle le priait d'avoir pitié d'elle, il s'en moquait, et lui disait : Crie, plains toi, cela me fait rire et me divertit.

Il l'emmena en son pays, et jura pendant tout le chemin qu'il était résolu de la pendre; mais on lui dit que c'était dommage, et qu'elle était grosse.

Quand il vit cela, il lui vint dans l'esprit qui si elle accouchait d'une fille, il la marierait avec son fils; et pour savoir ce qui en était, il envoya quérir une fée, qui demeurait près de son royaume. Étant venue, il la régala mieux qu'il n'avait de coutume; ensuite il la mena dans une tour, au haut de laquelle la pauvre reine avait une chambre bien petite et bien pauvrement meublée. Elle était couchée par terre, sur un matelas qui ne valait pas deux sols, où elle pleurait jour et nuit.

La fée en la voyant fut attendrie; elle lui fit la révérence, et lui dit tout bas en l'embrassant : Prenez courage, madame, vos malheurs finiront; j'espère y contribuer. La reine un peu consolée de ces paroles, la caressait, et la priait d'avoir pitié d'une pauvre princesse qui avait joui d'une grande fortune, et qui s'en voyait bien éloignée. Elles parlaient ensemble, quand le méchant roi dit : Allons, point tant de compliments; je vous ai amenée ici pour me dire si cette esclave est grosse d'un garçon ou d'une fille. La fée répondit : Elle est grosse d'une fille, qui sera la

plus belle princesse et la mieux apprise que l'on ait jamais vue : elle lui souhaita ensuite des biens et des honneurs infinis. Si elle n'est pas belle et bien apprise, dit le méchant roi, je la pendrai au cou de sa mère, et sa mère à un arbre, sans que rien puisse m'en empêcher. Après cela il sortit avec la fée, et ne regarda pas la bonne reine, qui pleurait amèrement ; car elle disait en elle-même : Hélas! que ferai-je? Si j'ai une belle petite fille, il la donnera à son magot de fils ; et si elle est laide, il nous pendra toutes deux. A quelle extrémité suis-je réduite? Ne pourrai-je point la cacher quelque part, afin qu'il ne la vît jamais.

Le temps que la petite princesse devait venir au monde approchait, et les inquiétudes de la reine augmentaient : elle n'avait personne avec qui se plaindre et se consoler. Le geôlier qui la gardait, ne lui donnait que trois pois cuits dans l'eau pour toute la journée, avec un petit morceau de pain noir. Elle devint plus maigre qu'un hareng : elle n'avait plus que la peau et les os.

Un soir qu'elle filait (car le méchant roi, qui était fort avare, la faisait travailler jour et nuit), elle vit entrer par un trou une petite souris, qui était fort jolie. Elle lui dit : Hélas! ma mignonne, que viens-tu chercher ici? Je n'ai que trois pois pour toute ma journée ; si tu ne veux jeûner, va-t-en. La petite souris courait deçà, courait delà, dansait, cabrio-

lait comme un petit singe ; et la reine prenait un si grand plaisir à la regarder, qu'elle lui donna le seul pois qui restait pour son souper. Tiens, mignonne, dit-elle, mange, je n'en ai pas davantage, et je te le donne de bon cœur. Dès qu'elle eût fait cela, elle vit sur sa table une perdrix excellente, cuite à merveille, et deux pots de confitures. En vérité, dit-elle, un bienfait n'est jamais perdu ; elle mangea un peu, mais son appétit était passé à force de jeûner. Elle jeta du bonbon à la souris, qui le grignota encore ; et puis elle se mit à sauter mieux qu'avant le souper.

Le lendemain matin le geôlier apporta de bonne heure les trois pois de la reine, qu'il avait mis dans un plat pour se moquer d'elle ; la petite souris vint doucement, et les mangea tous trois, et le pain aussi. Quand la reine voulut dîner, elle ne trouva plus rien ; la voilà bien fâchée contre la souris. C'est une méchante petite bête, disait-elle, si elle continue, je mourrai de faim. Comme elle voulut couvrir le grand plat qui était vide, elle trouva dedans toutes sortes de bonnes choses à manger : elle en fut bien aise, et mangea ; mais en mangeant, il lui vint dans l'esprit que le méchant roi ferait peut-être mourir dans deux ou trois jours son enfant, et elle quitta la table pour pleurer ; puis elle disait en levant les yeux au ciel : Quoi ! n'y a-t-il point quelque moyen de se sauver ? En disant cela, elle

INTENTIONAL DOUBLE EXPOSURE

lait comme un petit singe ; et la reine prenait un si grand plaisir à la regarder, qu'elle lui donna le seul pois qui restait pour son souper. Tiens, mignonne, dit-elle, mange, je n'en ai pas davantage, et je te le donne de bon cœur. Dès qu'elle eût fait cela, elle vit sur sa table une perdrix excellente, cuite à merveille, et deux pots de confitures. En vérité, dit-elle, un bienfait n'est jamais perdu ; elle mangea un peu, mais son appétit était passé à force de jeûner. Elle jeta du bonbon à la souris, qui le grignota encore ; et puis elle se mit à sauter mieux qu'avant le souper.

Le lendemain matin le geôlier apporta de bonne heure les trois pois de la reine, qu'il avait mis dans un plat pour se moquer d'elle ; la petite souris vint doucement, et les mangea tous trois, et le pain aussi. Quand la reine voulut dîner, elle ne trouva plus rien ; la voilà bien fâchée contre la souris. C'est une méchante petite bête, disait-elle, si elle continue, je mourrai de faim. Comme elle voulut couvrir le grand plat qui était vide, elle trouva dedans toutes sortes de bonnes choses à manger : elle en fut bien aise, et mangea ; mais en mangeant, il lui vint dans l'esprit que le méchant roi ferait peut-être mourir dans deux ou trois jours son enfant, et elle quitta la table pour pleurer ; puis elle disait en levant les yeux au ciel : Quoi ! n'y a-t-il point quelque moyen de se sauver ? En disant cela, elle

vit la petite souris qui jouait avec de longs brins de paille; elle les prit, et commença de travailler. Si j'ai assez de paille, dit-elle, je ferai une corbeille couverte pour mettre ma petite fille, et je la donnerai par la fenêtre à la première personne charitable qui voudra en avoir soin.

Elle se mit donc à travailler de bon courage; la paille ne lui manquait point, la souris en traînait toujours par la chambre, où elle continuait de sauter; et aux heures des repas, la reine lui donnait ses trois pois, et trouvait en échange cent sortes de ragoûts. Elle en était bien étonnée; elle songeait sans cesse qui pouvait lui envoyer de si excellentes choses.

La reine regardait un jour à la fenêtre, pour voir de quelle longueur elle ferait la corde, dont elle devait attacher cette corbeille pour la descendre. Elle aperçut en bas une vieille petite bonne femme qui s'appuyait sur un bâton, et qui lui dit : Je sais votre peine, madame; si vous voulez je vous servirai. Hélas! ma chère amie, lui dit la reine, vous me ferez un grand plaisir; venez tous les soirs au bas de la tour, je vous descendrai mon pauvre enfant; vous le nourrirez, et je tâcherai, si je suis jamais riche, de vous bien payer. Je ne suis pas intéressée, répondit la vieille, mais je suis friande; il n'y a rien que j'aime tant qu'une souris grassette et dodue. Si vous en trouvez dans votre galetas, tuez-les et me les

jetez; je n'en serai pas ingrate, votre poupard s'en trouvera bien.

La reine l'entendant se mit à pleurer sans rien répondre; et la vieille, après avoir un peu attendu, lui demanda pourquoi elle pleurait. C'est, dit-elle, qu'il ne vient dans ma chambre qu'une seule souris, qui est si jolie, si joliette, que je ne puis me résoudre à la tuer. Comment, dit la vieille en colère, vous aimez donc mieux une friponne de petite souris, qui ronge tout, que l'enfant que vous allez avoir? Hé bien, madame, vous n'êtes pas à plaindre, restez en si bonne compagnie, j'aurai bien des souris sans vous, je ne m'en soucie guères: elle s'en alla grondant et marmotant.

Quoique la reine eut un bon repas, et que la souris vint danser devant elle, jamais elle ne leva les yeux de terre, où elle les avait attachés, et les larmes coulaient le long de ses joues.

Elle eut cette même nuit une princesse, qui était un miracle de beauté; au lieu de crier comme les autres enfants, elle riait à sa bonne maman, et lui tendait ses petites menottes, comme si elle eût été bien raisonnable. La reine la caressait et la baisait de tout son cœur, songeant tristement. Pauvre mignonne! chère enfant! si tu tombes entre les mains du méchant roi, c'est fait de ta vie. Elle l'enferma dans la corbeille, avec un billet attaché sur son maillot, où était écrit :

Cette infortunée petite fille a nom Joliette.

Et quand elle l'avait laissée un moment sans la regarder, elle ouvrait encore la corbeille, et la trouvait embellie; puis elle la baisait et pleurait plus fort, ne sachant que faire.

Mais voici la petite souris qui vient, et qui se met dans la corbeille avec Joliette. Ah! petite bestiole, dit la reine, que tu me coûtes cher pour te sauver la vie! Peut-être que je perdrai ma chère Joliette! une autre que moi t'aurait tuée, et donnée à la vieille friande, je n'ai pu y consentir. La souris commence à dire : Ne vous en repentez point, madame, je ne suis pas si indigne de votre amitié que vous le croyez. La reine mourait de peur d'entendre parler la souris; mais sa peur augmenta bien quand elle aperçut que son petit museau prenait la figure d'un visage, que ses pattes devinrent des mains et des pieds, et qu'elle grandit tout d'un coup. Enfin la reine n'osant presque la regarder, la reconnut pour la fée qui était venue la voir avec le méchant roi, et qui lui avait fait tant de caresses.

Elle lui dit : J'ai voulu éprouver votre cœur; j'ai reconnu qu'il est bon, et que vous êtes capable d'amitié. Nous autres fées, qui possédons des trésors et des richesses immenses, nous ne cherchons pour la douceur de la vie que l'amitié, et nous en trouvons rarement. Est-il possible, belle dame, dit la reine en l'embrassant, que vous ayez de la peine à

trouver des amies, étant si riches et si puissantes? Oui, répliqua-t-elle; car on ne nous aime que par intérêt, et cela ne nous touche guères; mais quand vous m'avez aimée en petite souris, ce n'était pas un motif d'intérêt. J'ai voulu vous éprouver plus fortement; j'ai pris la figure d'une vieille; c'est moi qui vous ai parlé au bas de la tour, et vous m'avez toujours été fidèle. A ces mots elle embrassa la reine; puis elle baisa trois fois le bèco vermeil de la petite princesse, et elle lui dit : Je te doue, ma fille, d'être la consolation de ta mère, et plus riche que ton père, de vivre cent ans toujours belle, sans maladie, sans rides et sans vieillesse. La reine toute ravie la remercia, et la pria d'emporter Joliette, et d'en prendre soin, ajoutant qu'elle la lui donnait pour être sa fille.

La fée l'accepta, et la remercia; elle mit la petite dans la corbeille, qu'elle descendit en bas; mais s'étant un peu arrêtée à reprendre sa forme de petite souris, quand elle descendit après elle par la cordelette, elle ne trouva plus l'enfant; et remontant fort effrayée : Tout est perdu, dit-elle à la reine, mon ennemie Cancaline vient d'enlever la princesse! Il faut que vous sachiez que c'est une cruelle fée qui me haït, et par malheur, étant mon ancienne, elle a plus de pouvoir que moi. Je ne sais par quel moyen retirer Joliette de ses vilaines griffes.

Quand la reine entendit de si tristes nou-

velles, elle pensa mourir de douleur; elle pleura fort, et pria sa bonne amie de tâcher de ravoir la petite, à quelque prix que ce fût.

Cependant le geôlier vint dans la chambre de la reine; il vit qu'elle n'était plus grosse; il fut le dire au roi, qui accourut pour lui demander son enfant; mais elle dit qu'une fée, dont elle ne savait pas le nom, l'était venue prendre par force. Voilà le méchant roi qui frappait du pied, et qui rongeait ses ongles jusqu'au dernier morceau: Je t'ai promis, dit-il, de te pendre; je vais tenir ma parole tout-à-l'heure. En même temps il traîne la pauvre reine dans un bois, grimpe sur un arbre, et l'allait pendre, lorsque la fée se rendit invisible, et le poussant rudement, elle le fit tomber du haut de l'arbre; il se cassa quatre dents. Pendant qu'on tâchait de les raccommoder, la fée enleva la reine dans son charvolant, et l'emporta dans un beau château. Elle en prit grand soin; et si elle avait eu la princesse Joliette, elle aurait été contente; mais on ne pouvait découvrir en quel lieu Cancaline l'avait mise, bien que la petite souris y fît tout son possible.

Enfin le temps se passait, et la grande affliction de la reine diminuait. Il y avait quinze ans déjà, lorsqu'on entendit dire que le fils du méchant roi s'allait marier à sa dindonnière, et que cette petite créature n'en voulait point. Cela était bien surprenant qu'une dindonnière

refusât d'être reine ; mais pourtant les habits de noces étaient faits, et c'était une si belle noce, qu'on y allait de cent lieues à la ronde. La petite souris s'y transporta ; elle voulait voir la dindonnière tout à son aise. Elle entra dans le poulaillier, et la trouva vêtue d'une grosse toile, nuds pieds, avec un torchon gras sur sa tête. Il y avait là des habits d'or et d'argent, des diamants, des perles, des rubans, des dentelles qui traînaient à terre ; les dindons se huchaient dessus, les crottaient et les gâtaient. La dindonnière était assise sur une grosse pierre ; le fils du méchant roi, qui était tortu, borgne et boiteux, lui disait rudement : Si vous me refusez votre cœur, je vous tuerai. Elle lui répondit fièrement : Je ne vous épouserai point, vous êtes trop laid, vous ressemblez à votre cruel père. Laissez-moi en repos avec mes petits dindons ; je les aime mieux que toutes vos braveries.

La petite souris la regardait avec admiration ; car elle était aussi belle que le soleil. Dès que le fils du méchant roi fut sorti, la fée prit la figure d'une vieille bergère, et lui dit : Bonjour, ma mignonne, voilà vos dindons en bon état. La jeune dindonnière regarda cette vieille avec des yeux pleins de douceur, et lui dit : L'on veut que je les quitte pour une méchante couronne ; que m'en conseillez-vous ? Ma petite fille, dit la fée, une couronne est fort belle ; vous n'en connaissez pas le prix ni

le poids. Mais si fait, je le connais, repartit promptement la dindonnière, puisque je refuse de m'y soumettre; je ne sais pourtant qui je suis, ni où est mon père, ni où est ma mère; je me trouve sans parents et sans amis. Vous avez beauté et vertu, mon enfant, dit la sage fée, qui valent plus que dix royaumes. Contez-moi, je vous prie, qui vous a donc mise ici, puisque vous n'avez ni père, ni mère, ni parents, ni amis. Une fée, appelée Cancaline, est cause que j'y suis venue; elle me battait, elle m'assommait sans sujet et sans raison. Je m'enfuis un jour, et ne sachant où aller, je m'arrêtai dans un bois. Le fils du méchant roi s'y vint promener; il me demanda si je voulais servir à sa basse cour. Je le voulus bien; j'eus soin des dindons; il venait à tout moment les voir, et il me voyait aussi. Hélas! sans que j'en eusse envie, il se mit à m'aimer tant et tant, qu'il m'importune fort.

La fée, à ce récit, commença de croire que la dindonnière était la princesse Joliette. Elle lui dit : Ma fille, apprenez-moi votre nom? Je m'appelle Joliette, pour vous rendre service, dit-elle. A ce mot la fée ne douta plus de la vérité, et lui jetant les bras au cou, elle pensa la manger de caresses; puis elle lui dit : Joliette, je vous connais il y a long-temps, je suis bien aise que vous soyez si sage et si bien apprise; mais je voudrais que vous fussiez plus

propre, car vous ressemblez à une petite souillon; prenez les beaux habits que voilà, et vous accommodez.

Joliette, qui était obéissante, quitta aussitôt le torchon gras qu'elle avait dessus la tête, et la secouant un peu, elle se trouva toute couverte de ses cheveux, qui étaient blonds comme un bassin, et déliés comme fils d'or. Ils tombaient par boucles jusqu'à terre. Puis prenant dans ses mains délicates de l'eau à une fontaine qui coulait proche le poulailler, elle se débarbouilla le visage, qui devint aussi clair qu'une perle orientale. Il semblait que des roses s'étaient épanouies sur ses joues et sur sa bouche; sa douce haleine sentait le thym et le serpolet; elle avait le corps plus droit qu'un jonc; en temps d'hiver, l'on eût pris sa peau pour de la neige; en temps d'été, c'était des lys.

Quand elle fut parée des diamants et des belles robes, la fée la considéra comme une merveille; elle lui dit: Qui croyez-vous être, ma chère Joliette, car vous voilà bien brave? Elle répliqua: En vérité, il me semble que je suis la fille de quelque grand roi. En seriez-vous bien aise, dit la fée? Oui, ma bonne mère, répondit Joliette, en faisant la révérence; j'en serais fort aise. Hé bien, dit la fée, soyez donc contente; je vous en dirai davantage demain.

Elle se rendit en diligence à son beau châ-

le poids. Mais si fait, je le connais, repartit promptement la dindonnière, puisque je refuse de m'y soumettre; je ne sais pourtant qui je suis, ni où est mon père, ni où est ma mère; je me trouve sans parents et sans amis. Vous avez beauté et vertu, mon enfant, dit la sage fée, qui valent plus que dix royaumes. Contez-moi, je vous prie, qui vous a donc mise ici, puisque vous n'avez ni père, ni mère, ni parents, ni amis. Une fée, appelée Cancaline, est cause que j'y suis venue; elle me battait, elle m'assommait sans sujet et sans raison. Je m'enfuis un jour, et ne sachant où aller, je m'arrêtai dans un bois. Le fils du méchant roi s'y vint promener; il me demanda si je voulais servir à sa basse cour. Je le voulus bien; j'eus soin des dindons; il venait à tout moment les voir, et il me voyait aussi. Hélas! sans que j'en eusse envie, il se mit à m'aimer tant et tant, qu'il m'importune fort.

La fée, à ce récit, commença de croire que la dindonnière était la princesse Joliette. Elle lui dit : Ma fille, apprenez-moi votre nom? Je m'appelle Joliette, pour vous rendre service, dit-elle. A ce mot la fée ne douta plus de la vérité, et lui jetant les bras au cou, elle pensa la manger de caresses; puis elle lui dit : Joliette, je vous connais il y a long-temps, je suis bien aise que vous soyez si sage et si bien apprise; mais je voudrais que vous fussiez plus

propre, car vous ressemblez à une petite souillon; prenez les beaux habits que voilà, et vous accommodez.

Joliette, qui était obéissante, quitta aussitôt le torchon gras qu'elle avait dessus la tête, et la secouant un peu, elle se trouva toute couverte de ses cheveux, qui étaient blonds comme un bassin, et déliés comme fils d'or. Ils tombaient par boucles jusqu'à terre. Puis prenant dans ses mains délicates de l'eau à une fontaine qui coulait proche le poulailler, elle se débarbouilla le visage, qui devint aussi clair qu'une perle orientale. Il semblait que des roses s'étaient épanouies sur ses joues et sur sa bouche; sa douce haleine sentait le thym et le serpolet; elle avait le corps plus droit qu'un jonc; en temps d'hiver, l'on eût pris sa peau pour de la neige; en temps d'été, c'était des lys.

Quand elle fut parée des diamants et des belles robes, la fée la considéra comme une merveille; elle lui dit: Qui croyez-vous être, ma chère Joliette, car vous voilà bien brave? Elle répliqua: En vérité, il me semble que je suis la fille de quelque grand roi. En seriez-vous bien aise, dit la fée? Oui, ma bonne mère, répondit Joliette, en faisant la révérence; j'en serais fort aise. Hé bien, dit la fée, soyez donc contente; je vous en dirai davantage demain.

Elle se rendit en diligence à son beau châ-

INTENTIONAL DOUBLE EXPOSURE

le poids. Mais si fait, je le connais, repartit promptement la dindonnière, puisque je refuse de m'y soumettre; je ne sais pourtant qui je suis, ni où est mon père, ni où est ma mère; je me trouve sans parents et sans amis. Vous avez beauté et vertu, mon enfant, dit la sage fée, qui valent plus que dix royaumes. Contez-moi, je vous prie, qui vous a donc mise ici, puisque vous n'avez ni père, ni mère, ni parents, ni amis. Une fée, appelée Cancaline, est cause que j'y suis venue; elle me battait, elle m'assommait sans sujet et sans raison. Je m'enfuis un jour, et ne sachant où aller, je m'arrêtai dans un bois. Le fils du méchant roi s'y vint promener; il me demanda si je voulais servir à sa basse cour. Je le voulus bien; j'eus soin des dindons; il venait à tout moment les voir, et il me voyait aussi. Hélas! sans que j'en eusse envie, il se mit à m'aimer tant et tant, qu'il m'importune fort.

La fée, à ce récit, commença de croire que la dindonnière était la princesse Joliette. Elle lui dit : Ma fille, apprenez-moi votre nom? Je m'appelle Joliette, pour vous rendre service, dit-elle. A ce mot la fée ne douta plus de la vérité, et lui jetant les bras au cou, elle pensa la manger de caresses; puis elle lui dit : Joliette, je vous connais il y a long-temps, je suis bien aise que vous soyez si sage et si bien apprise; mais je voudrais que vous fussiez plus

propre, car vous ressemblez à une petite souillon; prenez les beaux habits que voilà, et vous accommodez.

Joliette, qui était obéissante, quitta aussitôt le torchon gras qu'elle avait dessus la tête, et la secouant un peu, elle se trouva toute couverte de ses cheveux, qui étaient blonds comme un bassin, et déliés comme fils d'or. Ils tombaient par boucles jusqu'à terre. Puis prenant dans ses mains délicates de l'eau à une fontaine qui coulait proche le poulailler, elle se débarbouilla le visage, qui devint aussi clair qu'une perle orientale. Il semblait que des roses s'étaient épanouies sur ses joues et sur sa bouche; sa douce haleine sentait le thym et le serpolet; elle avait le corps plus droit qu'un jonc; en temps d'hiver, l'on eût pris sa peau pour de la neige; en temps d'été, c'était des lys.

Quand elle fut parée des diamants et des belles robes, la fée la considéra comme une merveille; elle lui dit : Qui croyez-vous être, ma chère Joliette, car vous voilà bien brave? Elle répliqua : En vérité, il me semble que je suis la fille de quelque grand roi. En seriez-vous bien aise, dit la fée? Oui, ma bonne mère, répondit Joliette, en faisant la révérence; j'en serais fort aise. Hé bien, dit la fée, soyez donc contente; je vous en dirai davantage demain.

Elle se rendit en diligence à son beau châ-

teau, où la reine était occupé à filer de la soie. La petite souris lui cria : Voulez-vous gager, madame la reine, votre quenouille et votre fuseau, que je vous apporte les meilleures nouvelles que vous puissiez jamais entendre? Hélas! répliqua la reine, depuis la mort du roi Joyeux et la perte de ma Joliette, je donnerais bien toutes les nouvelles de ce monde pour une épingle. Là, là, ne vous chagrinez point, dit la fée, la princesse se porte à merveille; je viens de la voir; elle est si belle, si belle, qu'il ne tient qu'à elle d'être reine. Elle lui conta tout le conte d'un bout à l'autre, et la reine pleurait de joie de savoir sa fille si belle, et de tristesse qu'elle fût dindonnière. Quand nous étions de grands rois dans notre royaume, disait-elle, et que nous faisions tant de bombance, le pauvre défunt et moi, nous n'aurions pas cru voir notre enfant dindonnière. C'est la cruelle Cancaline, ajouta la fée, qui, sachant comme je vous aime, pour me faire dépit, l'a mise en cet état; mais elle en sortira, ou j'y brûlerai mes livres. Je ne veux pas, dit la reine, qu'elle épouse le fils du méchant roi; allons dès demain la quérir, et l'amenons ici.

Or, il arriva que le fils du méchant roi étant tout-à-fait fâché contre Joliette, fut s'asseoir sous un arbre, où il pleurait si fort, si fort, qu'il hurlait. Son père l'entendit; il se mit à la fenêtre, et lui cria : Qu'est-ce que tu as à

pleurer? Comme tu fais la bête! Il répondit : C'est que notre dindonnière ne veut pas m'aimer. Comment! elle ne veut pas t'aimer, dit le méchant roi! Je veux qu'elle t'aime ou qu'elle meure. Il appela ses gens d'armes, et leur dit : allez la querir; car je lui ferai tant de mal, qu'elle se repentira d'être opiniâtre.

Ils furent au poulailler, et trouvèrent Joliette qui avait une belle robe de satin blanc, toute en broderie d'or, avec des diamants rouges, et plus de mille aunes de rubans partout. Jamais, au grand jamais, il ne s'est vu une si belle fille, ils n'osaient lui parler, la prenant pour une princesse. Elle leur dit fort civilement : Je vous prie, dites-moi qui vous cherchez ici? Madame, dirent-ils, nous cherchons une petite malheureuse, qu'on appelle Joliette. Hélas! c'est moi, dit-elle; qu'est-ce que vous me voulez? Ils la prirent vitement, et lièrent ses pieds et ses mains avec de grosses cordes, de peur qu'elle ne s'enfuit. Ils la menèrent de cette manière au méchant roi, qui était avec son fils. Quand il la vit si belle, il ne laissa pas d'être un peu ému, sans doute qu'elle lui aurait fait pitié, s'il n'avait pas été le plus méchant et le plus cruel du monde. Il lui dit : Ha, ha, petite friponne, petite crapaude, vous ne voulez donc pas aimer mon fils? Il est cent fois plus beau que vous; un seul de ses regards vaut mieux que toute votre personne. Allons, aimez-le tout-à-l'heure, ou

je vais vous écorcher. La princesse, tremblante comme un petit pigeon, se mit à genoux devant lui, et lui dit : Sire, je vous prie de ne me point écorcher, cela fait trop de mal; laissez-moi un ou deux jours pour songer à ce que je dois faire, et puis vous serez le maître. Son fils, désespéré, voulait qu'elle fût écorchée. Ils conclurent ensemble de l'enfermer dans une tour, où elle ne verrait pas seulement le soleil.

Là-dessus, la bonne fée arriva dans le charvolant avec la reine; elles apprirent toutes ces nouvelles; aussitôt la reine se mit à pleurer amèrement, disant qu'elle était toujours malheureuse, et qu'elle aimerait mieux que sa fille fût morte, que d'épouser le fils du méchant roi. La fée lui dit : Prenez courage; je vais tant les fatiguer, que vous serez contente et vengée.

Comme le méchant roi allait se coucher, la fée se met en petite souris, et se fourre sous le chevet du lit : dès qu'il voulut dormir, elle lui mordit l'oreille; le voilà bien fâché; il se tourna de l'autre côté, elle lui mord l'autre oreille, il crie au meurtre, il appelle qu'on vienne; on vient, on lui trouve les deux oreilles mordues, qui saignaient si fort qu'on ne pouvait arrêter le sang. Pendant qu'on cherchait partout la souris, elle en fut faire autant au fils du méchant roi : il fait venir ses gens, et leur montre ses oreilles qui étaient

toutes écorchées ; on lui met des emplâtres dessus. La petite souris retourna dans la chambre du méchant roi, qui était un peu assoupi ; elle mord son nez et s'attache à le ronger ; il y porte les mains, et elle le mord et l'égratigne. Il crie, miséricorde, je suis perdu ! Elle entre dans sa bouche et lui grignotte la langue, les lèvres, les joues. L'on entre, on le voit épouvantable, qui ne pouvait presque plus parler, tant il avait mal à la langue ; il fit signe que c'était une souris ; on cherche dans la paillasse, dans le chevet, dans les petits coins, elle n'y était déjà plus ; elle courut faire pis au fils, et lui mangea son bon œil (car il était déjà borgne). Il se leva comme un furieux, l'épée à la main ; il était aveugle, il courut dans la chambre de son père, qui de son côté avait pris son épée, jurant qu'il allait tout tuer, si l'on n'attrapait la souris.

Quand il vit son fils si désespéré, il le gronda, et celui-ci qui avait les oreilles échauffées, ne reconnut pas la voix de son père, il se jeta sur lui. Le méchant roi, en colère, lui donna un grand coup d'épée, il en reçut un autre ; ils tombèrent tous deux par terre, saignant comme des bœufs. Tous leurs sujets, qui les haïssaient mortellement, et qui ne les servaient que par crainte, ne les craignant plus, leur attachèrent des cordes aux pieds, et les traînèrent dans la rivière, disant qu'ils étaient bienheureux d'en être quittes.

Voilà le méchant roi tout mort et son fils aussi. La bonne fée qui savait cela, fut querir la reine, elles allèrent à la tour noire, où Joliette était enfermée sous plus de quarante clefs. La fée frappa trois fois avec une petite baguette de coudre à la grosse porte qui s'ouvrit, et les autres de même; elles trouvèrent la pauvre princesse bien triste, qui ne disait pas un petit mot. La reine se jeta à son cou : Ma chère mignonne, lui dit-elle, je suis ta maman la reine Joyeuse; elle lui conta le conte de sa vie. O bon Dieu! quand Joliette entendit de si belles nouvelles, à peu tint qu'elle ne mourût de plaisir; elle se jeta aux pieds de la reine, elle lui embrassait les genoux, elle mouillait ses mains de ses larmes, et les baisait mille fois; elle caressait tendrement la fée, qui lui avait porté des corbeilles pleines de bijoux sans prix, d'or et de diamants; des brasselets, des perles, et le portrait du roi Joyeux entouré de pierreries, qu'elle mit devant elle. La fée dit, ne nous amusons point, il faut faire un coup d'état : allons dans la grande salle du château, haranguer le peuple.

Elle marcha la première, avec un visage grave et sérieux, ayant une robe qui traînait de plus de dix aunes; et la reine une autre de velours bleu, toute brodée d'or, qui traînait bien davantage. Elles avaient apporté leurs beaux habits avec elles; puis elles avaient des

couronnes sur la tête, qui brillaient comme des soleils; la princesse Joliette les suivait avec sa beauté et sa modestie, qui n'avaient rien que de merveilleux. Elles faisaient la révérence à tous ceux qu'elles rencontraient par le chemin, aux petits comme aux grands. On les suivait, fort empressés de savoir qui étaient ces belles dames. Lorsque la salle fut toute pleine, la bonne fée dit aux sujets du méchant roi, qu'elle voulait leur donner pour reine, la fille du roi Joyeux qu'ils voyaient, qu'ils vivraient content sous son empire; qu'ils l'acceptassent, qu'elle lui chercherait un époux aussi parfait qu'elle, qui rirait toujours, et qui chasserait la mélancolie de tous les cœurs. A ces mots chacun cria : *Oui, oui, nous le voulons bien; il y a trop long-temps que nous sommes tristes et misérables.* En même temps cent sortes d'instruments jouèrent de tous côtés; chacun se donna la main et on dansa en rond, chantant autour de la reine, de sa fille et de la bonne fée : *Oui, oui, nous le voulons bien.*

Voilà comme elles furent reçues. Jamais joie n'a été égale. On mit les tables, l'on mangea, l'on but, et puis on se coucha pour bien dormir. Au réveil de la jeune princesse, la fée lui présenta le plus beau prince qui eût encore vu le jour. Elle l'était allé querir dans le char-volant jusqu'au bout du monde; il était tout aussi aimable que Joliette. Dès qu'elle le vit, elle l'aima. De son côté, il en

fut charmé, et pour la reine, elle était transportée de joie. On prépara un repas admirable et des habits merveilleux. Les noces se firent avec des réjouissances infinies.

Cette princesse infortunée,
Dont tu viens de voir les malheurs,
Dans sa prison abandonnée,
Eût d'un destin cruel éprouvé les rigueurs;
Elle eût pleuré, dès sa naissance,
Joliette exposée à la mort,
Si sa juste reconnaissance
N'eût interessé dans son sort
Cette prudente et sage fée,
Qui, par un généreux effort,
Quand du plus grand péril la reine est menacée,
Sait la conduire dans le port.
Tout ceci n'est rien qu'une fable,
Faite pour amuser quiconque la lira;
Toutefois on y trouvera
Une morale véritable.
A qui t'a fait une faveur,
Montre une âme reconnaissante;
C'est la vertu la plus puissante
Pour toucher et gagner le cœur.

FIN.

ÉPINAL, IMPRIMERIE DE PELLERIN.

OK June 18. 1919
27 H.